

COMPAGNIE DU CHIEN QUI TOUSSE



CARNET DU PROFESSEUR

PARTIE I : INTRODUCTION

Raconter, c'est toujours choisir et le choix effectué ici est le fruit d'un engagement profond. Les membres de la compagnie et Alberto García Sánchez (metteur en scène) partagent depuis longtemps l'envie de faire une création théâtrale qui aborde le thème de la pauvreté. De longues années de maturation pour savoir "par quel bout" aborder une réalité qui touche leur histoire personnelle et leur conviction.

1. LE SPECTACLE

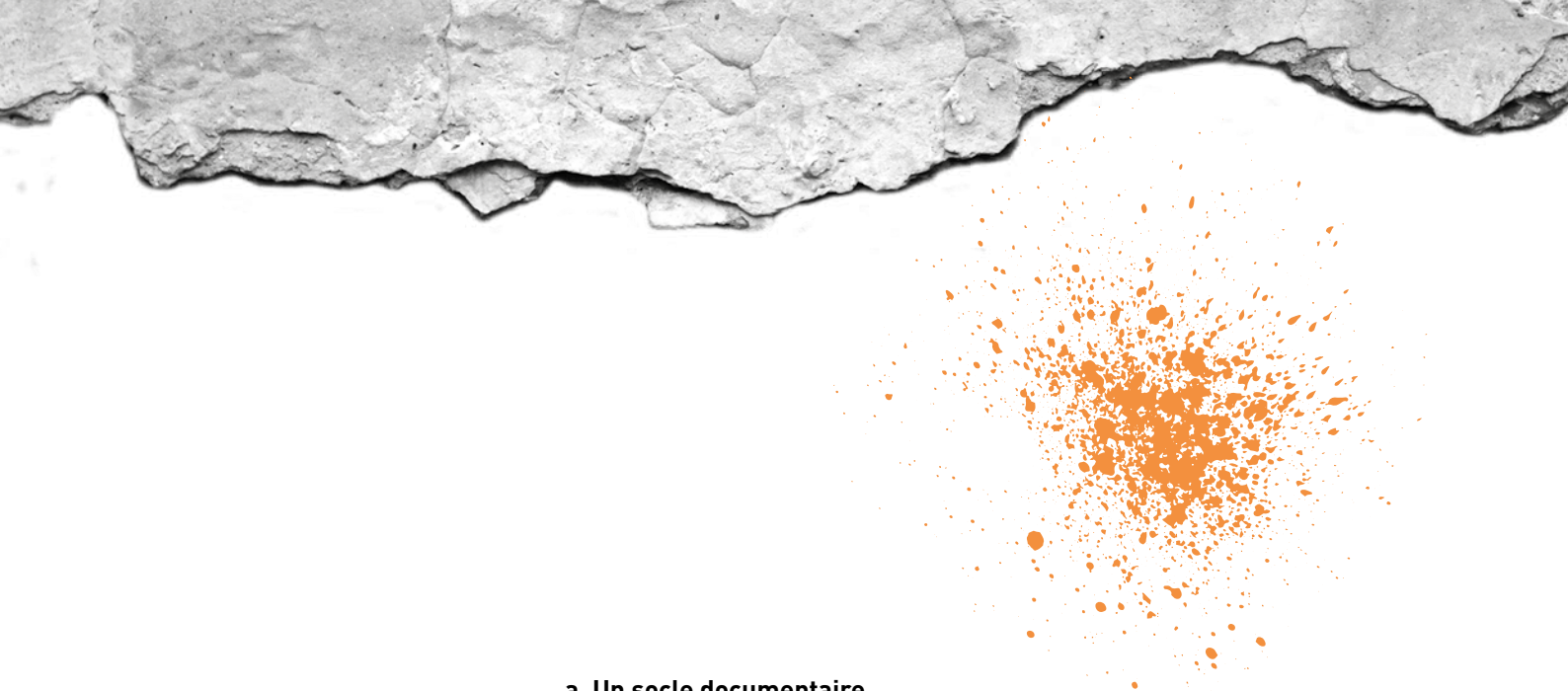
C'est la nuit. Jean-Pierre a froid sur son banc, dehors. Il boirait bien un petit coup pour se réchauffer lorsque soudain, **une sorte de génie (1) sort de sa canette! Est-ce une illusion?** L'étrange personnage l'invite à le suivre dans un monde meilleur.

Une proposition séduisante; le sans-abri refuse toutefois de partir avant d'avoir répondu à une question qui tourne en boucle dans sa tête : **A quel moment sa vie a-t-elle basculé ?** Jean-Pierre parcourt alors sa vie "d'avant la rue" en quête d'une réponse. Mais la trouvera-t-il ?

Le Moment Clé aborde avec sensibilité, humour et une bonne dose de fantastique (grâce à l'illusionnisme), **les thèmes de la pauvreté, de la solidarité et de la responsabilité collective** face aux moments de fragilité.

(1) Il ne s'agit pas d'un génie mais d'un messenger de la mort qui est chargé d'emmener Jean-Pierre. L'ambiguïté est ici cultivée afin de permettre au jeune public d'accepter le drame car le "génie-passeur" va permettre à Jean-Pierre de partir en paix.





a. Un socle documentaire

Pour définir notre sujet, choisir l'angle sous lequel l'exposer, nous avons exploré et nous sommes documentés : textes et témoignages existants, rencontres et collectes de témoignages, études sociologiques et historiques, films et documentaires.

[2] "Dix Jours, neuf nuits" et "la Descente aux enfers". TJT y décrit les conditions de sa vie dans la rue pendant neuf ans et comment il s'en est sorti grâce à l'écriture.

Un moment décisif pour l'écriture du spectacle fut certainement la rencontre d'Alberto García Sánchez avec l'écrivain français TJT [2]. Celui-ci a passé 9 ans dans la rue et a pu, grâce à une politique de réinsertion menée par Emmaüs, refaire sa vie sous un toit.

Etrangement, ce qui bouleversa le metteur en scène lors de leurs échanges fut moins la description de la vie dans la rue que le récit de ce qui l'avait précédé, la vie d'avant la rue, une vie normale, comme celle de Monsieur et Madame Tout le monde, qui éclairait par opposition notre représentation du sans-abri et qui révélait notre difficulté à envisager son histoire.

b. Un socle onirique

[3] Lors de l'Ateliers philo mené à l'association "Jamais sans toit", les élèves avaient posé la question : Est-ce que vous regrettez quelque chose dans ce que vous avez fait ou dans ce qui s'est passé dans votre vie ? Au cours des 2 séances, les 3 sans-abri interrogés ont répondu : "On ne peut pas regretter, cela ne sert à rien. On a besoin de toutes nos forces pour aller de l'avant" mais lorsqu'il s'est agi de clôturer la séance, deux sur les trois présents ont souhaité aux enfants de 11 et 12 ans : "de bien travailler à l'école comme ça, vous pourrez avoir un travail et toujours une maison" ... "et puis, vous pourrez aider votre famille".

A côté du socle documentaire, c'est à dire à côté de cette volonté d'être au plus près des témoignages des sans-abri, le spectacle repose sur un socle onirique. L'une de nos sources d'inspiration a été le personnage de Gurb le martien (*Sans nouvelles de Gurb* d'Eduardo Mendoza). Ce livre est le carnet de bord désopilant de Gurb l'extraterrestre parti à la recherche de son équipier parti dans les rues de Barcelone...

Comme lui, le personnage du "génie-passeur" du Moment clé a une capacité d'étonnement joyeuse et critique pour aborder ce à quoi nous ne devrions jamais nous habituer. Il représente aussi la porte d'entrée du merveilleux. Il est celui qui rend supportable le vertigineux questionnement du personnage: "A quel moment les choses ont-elles basculé et pourquoi ?" [3]



c. Revoir sa représentation du sdf

Dans "Le Moment Clé", nous invitons les spectateurs à revoir leur représentation d'un sans-abri. Que savons-nous de ce sans-abri que nous apercevons dans la rue ? Nous occultons l'histoire de ces hommes et de ces femmes pour leur substituer un état permanent. (4)

Nous ne traitons pas la question des pauvres comme celle d'une population quantifiable mais nous nous appliquons à rejoindre l'histoire individuelle. Derrière les chiffres, il y a des êtres humains, qui ont grandi et vécu.

d. La vie d'un homme avant de connaître la rue

Dans la dramaturgie, la compagnie frôle les scènes de survie dans la rue, et explore surtout la vie d'un homme avant qu'il ne devienne clochard, le portrait d'une vie normale avec ses enjeux : l'amitié, les rêves, le travail, l'amour, les peurs et l'envie de vivre.

Jean-Pierre, notre SDF, revisite sa propre vie à la recherche du Moment Clé où tout aurait basculé. Il veut savoir quand la descente a commencé, quel élément l'a déclenché... en vain.

Il va découvrir qu'il n'y a pas de Moment Clé. Il n'a pas fait d'erreur déterminante et personne ne l'a poussé. Il a perdu l'équilibre ...

e. Le droit de tomber (5)

Les enfants resteront certainement avec de nombreuses questions après le spectacle : des questions précises sur la vie dans la rue, sur l'organisation de la vie sans maison, sur les "causes de la chute", sur la mortalité dans la rue. Ce dossier entend fournir quelques pistes de réponses : des éléments pour se donner un visage à la vie dans la rue : Comment fait-on pour manger ? Pour dormir ? Pour se soigner ? Où se mettre à l'abri ? Mais aussi, des éléments pour penser les questions fondamentales: Pourquoi des gens dorment-ils dans la rue ?, Pourquoi est-ce difficile de se loger ?, des pistes pour penser le droit au logement, mais aussi des mises en perspective de l'avancée (et des reculs!) de cette question (les sièges anti-SDF, le retour des interdits de mendicité, les nouvelles lois anti-squat 2017).

Le Moment Clé pose la question du droit de tomber, des mécanismes auxquels on peut s'accrocher lorsqu'on perd l'équilibre.

(4) Cette perception est présente dans les questions d'enfants posées dans les ateliers philo autour de la rencontre avec des SDF : Vos frères et sœurs sont-ils 'aussi SDF'?

(5) Voir à ce propos dans les annexes, l'exercice de théâtre mentionné dans le spectacle : le jeté en arrière (NB : Exercice périlleux, à ne faire qu'avec un professeur de gymnastique ou de théâtre).



2. UN SUJET DE PRÉOCCUPATION POUR LES ENFANTS

Les sans-abri sont de plus en plus nombreux dans nos villes. Et le scandale de leur (non) hébergement dépasse largement les plans hivers. Mais c'est une **réalité difficile à penser et à regarder**.

(6) Atelier philo mené par Aline Schoobens à l'école fondamentale Regina Pacis de Laeken dans le cadre de la Confédération parascolaire asbl. Ces ateliers ont donné lieu à une rencontre (goûter-philosophie) avec quelques sans-abri dans les murs de l'association "Jamais sans toit".

Les ateliers philo pour enfants (autour du thème de la précarité) auxquels nous avons pu assister (6) nous ont confirmé que les enfants sont particulièrement interpellés par la réalité des sans-abri et désirent connaître et comprendre leur situation. A une empathie et un intérêt réels se mêlent la crainte que cela puisse leur arriver, ainsi que, pour beaucoup, un difficile sentiment d'impuissance.

Tout est beaucoup plus simple lorsque la rencontre a pu avoir lieu. C'est ce que Le Moment Clé permet au travers de la rencontre de Jean-Pierre, le SDF.

Ce dossier pédagogique se propose de **favoriser la compréhension** d'une réalité complexe, d'aborder la question **des préjugés** et de **prolonger la réflexion que la rencontre aura pu susciter** lors de la représentation.



3. RENCONTRER QUI ?

a. C'est l'histoire d'un...

Dès les premiers mots de présentation du spectacle, l'enseignant sera confronté à **un choix**. Comment désigner le personnage de Jean-Pierre ? S'agit-il d'un clochard, d'un vagabond, d'un exclu, d'un mendiant, d'un sans-abri, d'un précaire ?

b. "Je suis un clochard"

Lorsque le personnage de Jean-Pierre utilise le terme de "clochard" pour se nommer lui-même, ce n'est certainement pas innocent. Il reprend en quelque sorte à son compte tous les préjugés qui désignent les sans-abri comme incurables et inadaptés.

En effet, si le terme "clochard" était couramment utilisé dans le passé, il a quasiment disparu du vocabulaire "politiquement correct" qui lui a été substitué par "SDF" en France et "sans-abri" en Belgique.

Le vocabulaire de la précarité reflète aussi celui des politiques publiques. On est ainsi passé du "vagabond" au "clochard" et du clochard à "l'exclu" et puis au "sans-abri" ou au "précaire".

c. Des désignations et des situations diverses

La difficulté de désignation tient tout d'abord à la **difficulté de contenir dans un seul terme** l'ensemble des personnes concernées par la grande précarité et la crise du logement, et du rôle qu'on tient à leur donner.

Nous utilisons dans l'ensemble de ce dossier la désignation de **sans-abri**. Il s'agit de la désignation utilisée dans les politiques publiques en Belgique depuis la fin du délit de vagabondage et par ailleurs, la notion d'abri est particulièrement parlante pour les enfants, grands constructeurs de cabane, qui savent d'instinct l'importance qu'il y a de pouvoir créer **un espace partageable qui soit aussi un espace à soi**.

d. L'histoire de ces désignations

Pour saisir la problématique du sans-abri dans son contexte historique et sociologique et donc des préjugés dont il est toujours porteur aujourd'hui, il est sans doute utile de se pencher un instant sur l'histoire de sa désignation.

► Vagabond et mendiant

Un appareil sémantique vaste s'est constitué progressivement autour de la pauvreté et de l'errance : "vagabond", "clochard", "marginal", "sous-prolétaire", "sans-abri", "sans-logis", "exclu" désignant une grande variété de situations.



[7] Gorges de Kerchove, Rue des Droits de l'Homme, La fronde des sans-abri, Couleur Livres asbl. 2018, Bruxelles, p.236.

Le vagabondage parle de l'errance et la mendicité, du manque de ressources. Ces vocables sont très usités au XIX^{ème}. Le vagabondage et la mendicité [7] constituaient d'ailleurs, selon la Loi de 1891, un délit punissable d'une peine d'emprisonnement. Il faudra attendre 1993 pour que le vagabondage ne constitue plus un délit. Jusqu'à cette date, certains sans-abri étaient encore écroués au dépôts de mendicité de Saint-Hubert (Prison de Saint-Hubert).

Cette criminalisation de l'errance ne date pas d'hier puisque "dès le Moyen-Âge, il est demandé de ne donner l'aumône "à nul gens sain de corps et de membre dont ils puissent gagner leur vie". A la Renaissance, on regroupe les errants dans des ateliers de Charité, puis on les enferme dans des hôpitaux généraux. Plus tard, on les envoie aux galères, et à partir du XIX^{ème} siècle, on les incarcère dans des dépôts de mendicité . Au début du XX^{ème} siècle, dans les villes, le vagabond était aussi appelé "clochard". Celui-ci était perçu comme un personnage folklorique qui appelait peu de compassion.

► **Du clochard au SDF, de l'inadaptation sociale à la crise du logement.**

C'est dans les années 90, que le terme de "sans-abri" vient supplanter celui de "clochard". Ceci a des implications significatives : la représentation attachée au sans-abri diffère de celle du clochard : le sans-abri est vu comme un "exclu", terme très générique mais auquel est liée la nécessité d'une intervention publique. On pourrait dire assez grossièrement que le clochard aurait "choisi" sa situation (ce qui est une croyance commune mais très contestable) tandis que l'exclu est vu comme subissant des processus socio-économiques sur lesquels il n'a pas de prise.

Ethymologie du mot "Clochard" :
<https://droledhistoire.fr/ethymologie-clochard>

[8] Julien Damon,
La question SDF, PUF, 2012.

Par ailleurs, le sans-abri ou sans domicile fixe se réfère à la notion d'abri ou de domicile, et donc par-là, à la problématique de logement. "Le clochard était considéré comme un marginal, un original, ou un inadapté. Le sans-abri est quelqu'un à qui il manque un logement [8]".

Si la clochardisation renvoie donc plus à une notion de "choix de vie", le sans-abrisme renvoie lui à une expérience qui peut arriver "à tout le monde".

UNE FILMOGRAPHIE SYMPTOMATIQUE

Année 30-50 : le clochard est présenté comme un pauvre bougre ou comme un anarchiste qui a choisi sa condition, est adopté par un quartier et tient des propos philosophiques



“Archimède le clochard” de Gilles Grangier (dialogues de Michel Audiard), “Boudu sauvé des eaux” de Jean Renoir. “La Belle et le Clochard” de Walt Disney

Années 90 : le message est “Cela peut arriver à tout le monde, même dans les catégories sociales élevées”



Une époque formidable (Gérard Jugnot, 1991)

► Je suis “un clochard”.

Nommer l'état de Jean-Pierre, c'est déjà se confronter aux stéréotypes ancrés au plus profond de nos mentalités et au plus loin de notre histoire.

Lorsque Jean-Pierre dit “je suis un clochard”, cette simple désignation en dit long sur la perception qu'il a de lui-même. Il arrive parfois dans les parcours d'errance, ce moment d'auto-exclusion où le sans-abri finit par s'attribuer à lui-même l'image que la société lui renvoie. A force de n'être plus vu, de visiblement ne pas exister comme individu doué d'histoire, son identité se cantonne à la situation qu'il traverse.

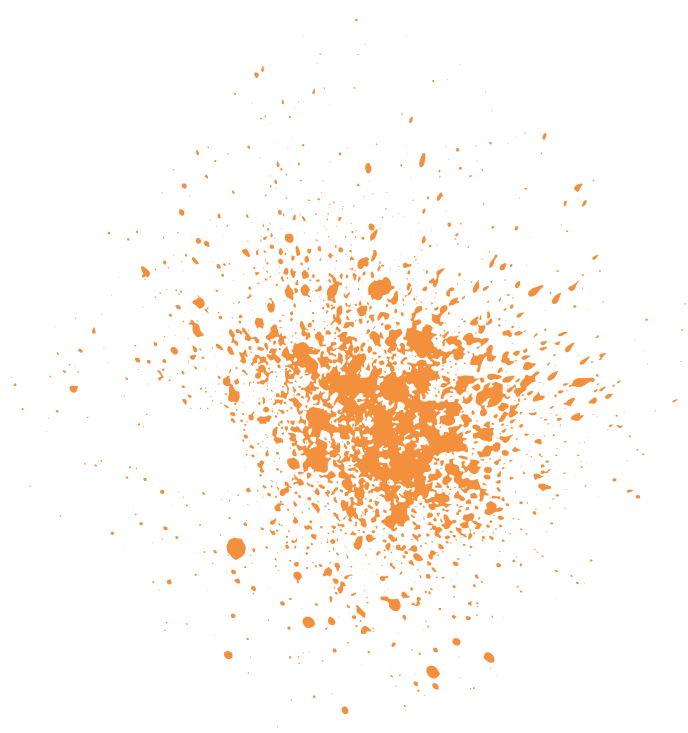


(9) Le collectif des morts de la rue s'occupe entre autre de recenser les victimes de la rue, de contacter les proches des défunts et d'organiser chaque année un hommage aux sans-abri décédés dans l'année, <http://www.mortsdelarue.org>

(10) Le modèle Housing First (Tsemberis & al. 2004) est adressé aux personnes particulièrement vulnérables vivant des situations de sans-abrisme. Son pari est de proposer le logement comme point de départ d'une réinsertion et non pas comme point ultime d'un long parcours de réinsertion souvent hors de portée. Ce programme est entre autres porté par les infirmières de rue à Bruxelles et le SMES-B. voir : <http://www.smes.be/spip.php?article47> et <http://www.infirmiersderue.org/fr/Videos/>

Le sans-abrisme est une situation, pas une identité. Il importe de le rappeler et cette situation n'émerge pas de nulle part... Car si elle est potentiellement mortelle (voir à ce propos le Collectif des morts de la rue **(9)** qui recense chaque année les sans-abri morts de leurs conditions de vie) et morbide (âge moyen 49 ans, 31 ans d'espérance de vie en moins pour les personnes qui vivent dans la rue), elle peut aussi mener à une sortie de rue!

Dans cette perspective, il faut souligner des actions comme le programme européen "Housing first" à l'initiative entre autres des infirmières de rue à Bruxelles **(10)** qui pose le logement comme un droit constitutionnel et donc comme point de départ à une réinsertion et non pas comme point ultime d'un long parcours de réinsertion parfois hors de portée.





4. POURQUOI DEVIENT-ON SANS-ABRI?

Pourquoi devient-on SDF ? Cause sociale ou individuelle ?

Dans la littérature, on trouve deux types d'explications. Certains auteurs évoquent des problèmes structurels : crise du logement, chômage, augmentation de la précarité et migrations. D'autres mettent plutôt l'accent sur les causes individuelles : ruptures, chocs affectifs, maladie...

"Les Naufragés" de Patrick Declerk ^[11] est un livre majeur dans l'approche du sans-abrisme. Il s'agit d'une formidable enquête ethnographique et psychanalytique auprès des sans-abri. L'auteur évoque les notions de la grande désocialisation, de l'accueil inconditionnel qui serait de mise (fonction asilaire) et de la démission existentielle qui semble s'exercer chez certains sans-abri.

Cette dimension de démission existentielle est cependant fortement critiquée par Julien Damon, auteur de "La Question SDF" ^[12] qui lui reproche qu'en ne "mettant l'accent que sur les différences radicales entre les SDF (...) et le reste de la société, on ramène les SDF à une désocialisation qualifiée de pathologique."

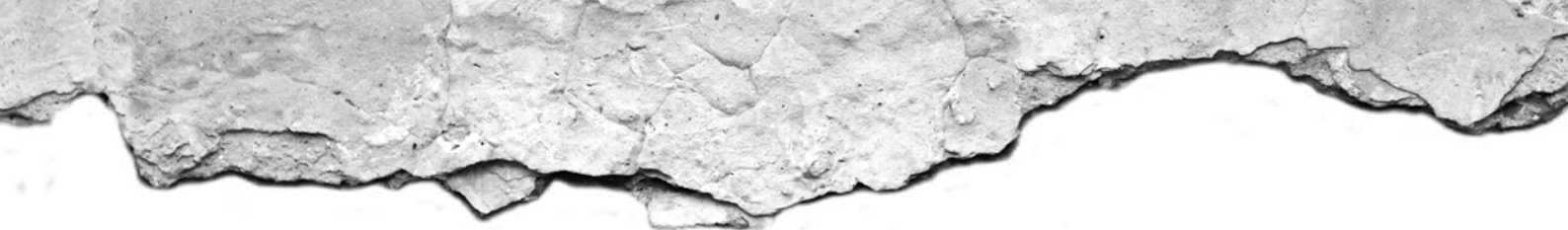
Julien Damon insiste sur la "capacité de débrouillardise" que demande la vie à la rue. Il décrit les sans-abri comme des acteurs qui s'organisent dans des contraintes totalement inhabituelles auxquelles nous ne pouvons appliquer nos catégories. Cette notion d'acteurs a été particulièrement visible dans les années 80 et 90 avec la naissance de comités de sans-abri tel que le Comité de la Gare centrale (ATD quart monde) qui a pu collecter 10.000 signatures pour demander la fin du délit de vagabondage et a pu encore obtenir, plus tard, durant un sitting à la Commune d'Ixelles sous le regard de la presse, une domiciliation de référence ^[13] pour un sans-abri privé depuis de longs mois de tout droit.

Acteurs certes mais que la rue rend malades : avec son stress permanent, avec ses nuits qui ne durent pas plus de trois heures, toujours sur le qui-vive, sa nourriture insuffisamment variée, ses problèmes d'hygiène, d'accès au soin, d'hypothermie, de déshydratation et d'addiction. Car l'addiction est un problème récurrent (pas permanent !) de la rue. Un problème de poule et d'œuf... L'alcool (ou les médicaments-drogues) mène parfois à la rue mais l'alcool permet aussi

^[11] Les Naufragés - Avec les clochards de Paris., Patrick Declerk, Éditions Plon, col. "Terre Humaine", 2001 ; Pocket "Terre Humaine", 2003

^[12] La Question SDF - Critique d'une action publique, Julien Damon., Coll. Le Lien social, PUF, 2012

^[13] Il s'agit d'un domicile dans lequel la personne n'habite pas mais qui lui permet de se mettre en ordre administrativement. Car, sans domicile, pas de papier, sans papier pas de Minimex et sans Minimex pas de domicile...La question du domicile nécessaire à l'obtention d'une carte d'identité elle-même nécessaire à l'ouverture de toute sorte de droits est présentée par les collectifs de SDF comme la "quadrature du cercle" depuis 1985.



(14) SDF, sans-abri, itinérant : Oser la comparaison, Pascale Pichon (dir), Bernard Francq, Atelier de recherches sociologiques, Presses universitaires de Louvain, 2009.

de supporter le froid, les douleurs, le regard des autres. Et les conséquences de l'alcool interdisent souvent l'accès aux hébergements d'urgence... Acteurs donc, mais qui ne peuvent pas tout à fait (ou pas tous) être des "pauvres méritants" et qui, restant, selon Bernard Francq (14), "marginalisés par rapport à la pauvreté institutionnelle, demeurent les "mauvais" pauvres, minoritaires."

Il existe de nombreuses causes au sans-abrisme. Différents facteurs (structurels, institutionnels, relationnels et personnels) se combinent souvent avec un élément déclencheur, qui pousse directement les personnes vers un épisode de sans-abrisme.

Les exemples de **facteurs structurels** incluent la pauvreté, le manque de logements abordables et l'absence de protection sociale adéquate, alors que les **facteurs institutionnels** incluent l'inefficacité des politiques de lutte contre le sans-abrisme et les processus de sortie d'institutions comme des prisons, des hôpitaux ou des centres de prise en charge. Les conflits relationnels, la violence domestique, les séparations et les décès sont des exemples de **facteurs relationnels**. Enfin, des **facteurs personnels** comme des problèmes de santé mentale, des problèmes d'addiction, des maladies chroniques, des handicaps ou l'absence de diplôme peuvent augmenter la vulnérabilité de certaines personnes.



Cie du Chien qui Tousse Asbl
12 rue du Moulin à papier
1160 Auderghem
www.chienquitousse.be
mail@chienquitousse.be

Rédaction : Pauline Cardon
Graphisme : Kramik graphic design
Photos : A.Piemme/AML©
www.lemomentcle.be